

POUR UN DIALOGUE DES CULTURES DANS LES BALKANS.

NEDIM GÜRSEL

Écrivain, Directeur de recherche
au C.N.R.S., Paris

Au moment où les idéologies s'effondrent avec grand fracas, laissant poindre à l'horizon le nationalisme et la réaction identitaire pour seules valeurs refuges et la religion tient lieu d'idéologie, notamment dans les pays islamiques, il est plus que jamais temps de réaliser cette "commune présence" dont parlait René Char en pleine occupation de son pays par les Nazis. Je le dis non pas en tant qu'écrivain turc mais comme citoyen du monde, bien que ce terme soit perçu de nos jours comme un lieu commun. Car écrire aujourd'hui suppose une manière d'être dans le monde, une prise de conscience intellectuelle sans pour autant s'engager au sens sartrien du terme. Il va de soi que l'exercice de la parole et de l'écriture engage par lui même, sans autre considération, une responsabilité éthique et politique. La littérature n'est au service de rien, d'aucune cause et l'écrivain ne témoigne à mon sens en faveur de rien d'autre que de son engagement dans l'écriture. Mais s'il est aujourd'hui menacé de par le monde, s'il est devenu la cible de toute sorte de fondamentalismes, s'il ne peut écrire librement parce qu'il dérange, c'est que les mots ont un impact de plus en plus direct sur le réel. En écrivant il engage sa responsabilité de citoyen en l'absence de dialogue et de tolérance qui caractérise malheureusement cette fin de siècle. C'est donc dans cette perspective que je voudrais vous soumettre quelques éléments de réflexion qui nous permettront peut-être de définir la responsabilité éthique de l'écrivain, même si cette notion semble aujourd'hui quelque peu anachronique après la fin du débat sur l'engagement et le réalisme socialiste.

Permettez-moi tout d'abord de vous rappeler qu'il est illusoire de se tourner vers des recours que l'on appelle un peu trop rapidement et sans aucune réserve "valeurs montantes" comme la religion ou le nationalisme, si, dans le même temps, nous nous contentons de regarder en arrière et de nourrir un nombrilisme centré sur notre sphère privée. L'histoire de nos pays respectifs nous enseigne au contraire qu'il n'existe pas d'essence nationale ou culturelle intrinsèquement pure. La mosaïque de pays qui font partie aujourd'hui de ce que nous pourrions appeler "l'espace commun balkanique" a pris forme tout au long des siècles dans le choc séminal d'influences opposées. "Plus une culture sera vivante, comme dit l'écrivain espagnol Juan Goytisolo, plus son ouverture et sa voracité vis-à-vis des autres seront grandes". J'irai même

jusqu'à dire qu'une culture, quelle qu'elle soit, n'est que la somme globale des métissages et des influences qu'elle a subis. L'expérience de mon pays, héritier d'un empire pluri-ethnique et multinational et celle des autres pays voisins issus de la décomposition de cet empire montrent clairement que les périodes de bonne santé et d'expansion coïncident avec la multiplication des ouvertures et des contacts avec l'extérieur. En revanche, les époques de décadence et d'effondrement se caractérisent par une recherche stérile de valeurs essentielles qui constitueraient le noyau dur de je ne sais quelle âme originaire, pure de tout mélange.

Malheureusement nous assistons aujourd'hui au retour des nationalismes exacerbés qui empêchent le dialogue entre les cultures et remettent en cause leur brassage, pourtant nécessaire à leur épanouissement. L'affirmation agressive d'une identité culturelle pourrait être "meurtrière" pour reprendre le titre d'un livre qui vient de paraître en France. Car les identités peuvent d'autant moins se figer comme des systèmes d'exclusion mutuelle qu'elles ne sont jamais données une fois pour toutes. Elles se construisent et se transforment tout au long de l'histoire. Je voudrais apporter ici un témoignage pour illustrer mes propos.

Je suis allé à Sarajevo pendant la guerre et comme tout écrivain qui s'y rendait sous les bombes, j'ai voulu voir les décombres de la Bibliothèque Nationale. Il n'en restait plus que quatre façades. La toiture s'était complètement effondrée sous une pluie de roquettes. Vue d'en bas, elle ressemblait à une toile d'araignée accrochée au bleu du ciel. Il ne restait plus rien des vieux manuscrits qui étaient soigneusement conservés dans la réserve, des rayons sur lesquels étaient rangés des milliers de volumes de géographie, d'astrologie, de littérature et d'art. Il ne restait plus rien non plus des miniatures ottomanes aussi colorées que la mosaïque ethnique des Balkans. Les stucs mauresques décoraient toujours la façade principale mais la Bibliothèque n'était plus qu'un amas de ruines. Je me souviens d'avoir eu la sensation d'un étouffement. A vrai dire, je ne m'attendais pas à un tel ravage. Pourtant je savais que l'histoire de l'humanité était marquée par tant de barbaries, d'incendies et de ruines. De l'incendie de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie jusqu'aux livres brûlés par les Nazis, en passant par les autodafés de l'Inquisition dans toutes les villes d'Europe, l'humanité a été témoin à chaque grand tournant de son histoire de destructions comparables. Mais à Sarajevo, c'est un intellectuel serbe, Nikola Kolyeïç, professeur de littérature anglaise et spécialiste de Shakespeare qui avait donné l'ordre de bombardement. Peut-être y avait-il ses propres oeuvres parmi les livres calcinés ? Je pense également à Slovada Selenic, qui écrivait qu'une communauté étrangère est la source du pire des malheurs qui puissent arriver ou à Dobrica Cosic, premier ministre de la République Fédérale de Yougoslavie qui rêvait, en pleine guerre de Bosnie, de Balkans composés

de nations "ethniquement pures". Et je n'oublierai jamais cet écrivain serbe, académicien de surcroît, qui m'avait présenté à la presse comme le représentant du "camp vainqueur de la bataille du Kosovo". Il est vrai que c'était en 1989, la Yougoslavie de Tito existait encore avec ses six républiques et deux régions autonomes. Et nous, écrivains venus du monde entier, étions à Belgrade à l'occasion du 600ème anniversaire de la bataille du Kosovo. Mais cette défaite qui deviendrait "le mythe fondateur de la nation serbe" avait eu lieu six siècles auparavant, la Turquie dont j'étais citoyen n'existait même pas à l'époque. Certes, Milosevic avait déjà rassemblé dans "le champ des merles" plus d'un million de Serbes pour exalter leur nationalisme et justifier ainsi sa politique agressive, mais aucun d'entre nous ne savait encore que les plans de nettoyage ethnique étaient en cours de préparation au sein même de l'Académie de Belgrade.

Je me permets de rappeler ici cette anecdote à propos des Serbes mais je pourrais en dire autant des Turcs qui célèbrent chaque année avec un peu plus d'enthousiasme la conquête d'Istanbul. Je fus récemment la cible de la presse islamiste pour avoir écrit dans mon dernier roman¹ que la célébration d'une conquête sanglante cinq siècles après relevait simplement d'une "pathologie collective" et n'avait rien à voir avec ce prétendu "sentiment d'appartenance à une nation". D'ailleurs, que pourrait bien signifier de nos jours "la turcité" dans un pays hériter d'un empire multinational et pluriethnique, sinon l'affirmation d'une "identité meurtrière" pour reprendre, encore une fois, l'expression d'Amin Maalouf ?

Ce qui m'avait bouleversé à Belgrade en cet automne 1989, "l'année où la boîte de Pandore s'est ouverte" ce fut non seulement l'escalade du nationalisme serbe au moment de la célébration de la bataille du Kosovo mais aussi la mort prématurée de mon ami Danilo Kis, grand écrivain des Balkans, traducteur en serbo-croate de Baudelaire, de Verlaine, de Prévert, de Petöfi et de Mandelstam. L'Union des écrivains de Serbie l'avait enterré en grandes pompes selon le rite orthodoxe, lui qui était de père juif et citoyen du monde avant tout. Pour que je comprenne bien la cérémonie à laquelle j'ai assisté avec tous les écrivains participant à "la rencontre d'automne", les prières interminables des popes orthodoxes à la longue barbe blanche, le sens des icônes qui accompagnaient le cortège, il a fallu une guerre sanglante en Croatie, puis une autre encore pire en Bosnie. Et je fus témoin de la destruction d'une ville qui m'était chère, Sarajevo dont j'ai longuement parlé dans mon livre "Retour dans les Balkans"².

C'est au retour d'un voyage à Mostar durant cette interminable guerre, qu'une nuit, j'ai été réveillé par le téléphone. C'était mon ami

¹ *Le roman du conquérant*, Paris, Seuil, 1996.

² Editions du Quorum, 1997.

Predag Matvéyevic, écrivain croate natif de Mostar qui appelait. “Vous l’aviez construit, nous venons de le détruire!” m’a-t-il dit. J’avais tout de suite compris. Il s’agissait du “vieux” comme nous l’appelions entre nous, c’est-à-dire de ce merveilleux pont que l’architecte ottoman Hayreddine, disciple du grand Sinan avait bâti comme un collier en argent sur la Neretva. A l’époque où la Yougoslavie existait encore, il procurait tellement de bonheur à ces enfants de Bosnie, musulmans, catholiques ou orthodoxes mais amis avant tout qui, ruisselant de joie, plongeaient dans les eaux bleues et profondes.

Dans son roman “Le pont sur la Drina”, Ivo Andric décrit si bien la place inaliénable qu’occupent les monuments dans le destin des hommes, voire même dans celui de toute une géographie. En dépit du temps qui passe et des civilisations qui se succèdent, le pont reste là, tenant tête au courant. Le grand visir Mehmed Sokolovic qui ordonna sa construction, en se rappelant les jours difficiles de son enfance passée sur les rives de la Drina et afin que le peuple de Bosnie ne souffre pas de ce que lui-même avait souffert, ne put recueillir l’agrément de tous pour cette initiative. Ainsi, selon la légende, il fallut attendre le sacrifice sanglant d’une mère et de ses jumeaux encore au sein pour que tiennent les fondations du pont enfin achevé au prix de tant d’efforts et de pertes humaines. A Skopje, ville de mes ancêtres, j’ai entendu la même légende sur le Pont-de-pierre qui enjambe le fleuve Vardar. Car dans les Balkans, les ponts ne relient pas seulement deux rives mais aussi les hommes. Ils défient à la fois la nature et l’Histoire. Quand je voyais, il y a à peine quelques mois, à la télévision des boucliers humains sur les ponts du Danube à Belgrade, tous ces gens prêts à mourir pour protéger non pas des pierres ou des poutres métalliques mais des symboles de toute la mémoire des Balkans, je ne pouvais dire comme Bernard-Henri Lévy “Tant pis pour eux, car ils n’ont rien fait quand les obus tombaient sur la population innocente de Sarajevo !”

Certes, les Albanais du Kosovo étaient à leur tour victimes de l’agression serbe comme le furent il y a quelques années les musulmans de Bosnie. Mais ces messieurs de l’OTAN, grands stratèges et spécialistes de la guerre chirurgicale à laquelle participaient aussi les avions de mon pays, bombardèrent les populations civiles et détruisirent les ponts. Peut-être ne savaient-ils pas qu’en les détruisant ils supprimaient tout espoir de dialogue entre les peuples balkaniques. La situation actuelle dans le Kosovo en est, hélas, le meilleur exemple.